

Texte de la prédication donnée par Robert Philipoussi  
à l'Oratoire du Louvre,  
le dimanche 28 juin 2026  
**Marc 7, 24-30**

*Il partit de là et s'en alla dans le territoire de Tyr. Il entra dans une maison ; il voulait que personne ne le sache, mais il ne put rester caché. Car une femme dont la fille avait un esprit impur entendit aussitôt parler de lui et vint se jeter à ses pieds. Cette femme était grecque, d'origine syro-phénicienne. Elle lui demandait de chasser le démon de sa fille. Il lui disait: Laisse d'abord les enfants se rassasier, car ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. Mais elle lui répond : Seigneur, les chiens sous la table mangent bien les miettes des enfants... Il lui dit : A cause de cette parole, va : le démon est sorti de ta fille. Quand elle rentra chez elle, elle trouva l'enfant étendue sur le lit : le démon était sorti.*

Quand nous allons à la rencontre d'un récit des évangiles qui a ce qu'on appelle des parallèles dans les autres évangiles, il est toujours profitable de lire Marc en premier.

Marc est le premier des évangiles à avoir été publié; ce qui veut dire que sa version n'a pas été recouverte, quelques décennies plus tard, par toutes sortes d'autres intérêts liés à d'autres contextes de publication. Quand Matthieu reprend cette histoire que nous avons entendue, la femme n'est plus grecque d'origine syro-phénicienne- ce qui ressemble simplement à une description factuelle- mais cette femme devient «Canaanéenne», ce qui est non seulement anachronique mais correspond à l'intention supérieure de l'évangile de Matthieu de convaincre des communautés directement issues du judaïsme, des gens qui ont été bercés par les légendes autour des guerres de conquêtes d'Israël.

Matthieu réactive l'ancien conflit Israël/Canaan pour faire apparaître, paradoxalement, la foi – mais en filigrane on parle bien de soumission-d'une étrangère. Ce qu'elle n'est d'ailleurs pas, puisque c'est bien Jésus qui est, ici, *un étranger*.

Marc ne procède pas du tout ainsi. Quand Matthieu mettra dans la bouche de Jésus cette parole: à l'adresse de la femme « *Femme, ta foi est grande* », il va insister sur la foi, donc la conversion de cette présumée Cananéenne. Alors que Marc lui, avait écrit: « *A cause de cette parole, va* ». Il n'est plus question de foi, il est question de parole pertinente. Cette introduction comparative n'avait pour objectif que d'inviter à bien distinguer les versions que nous avons, à cause de la tendance que nous avons aussi à souvent les mélanger ce qui fait que nous pourrions manquer leurs particularités respectives. Et ici c'est typique. Notre imaginaire aurait pu recouvrir la

parole de Jésus dans Marc par ce fameux et habituel «ta foi t'a sauvé (ou sauvé ta fille) va en paix». Nous aurions pu croire qu'elle s'était convertie à la foi d'Israël via ce nouveau Messie Jésus. Or ce n'est pas le cas. Le mot «foi» n'apparaît pas dans le récit de Marc. Jésus dans Marc, finalement, n'est finalement pas décrit comme étant en mission.

Jésus dans son récit se trouve simplement en territoire païen. Il y a une femme.

Elle est grecque Syro-phénicienne. Totalement non juive. Il n'y a pas chez Marc de tentative de retisser, ou de continuer une histoire ancienne.

Marc est l'évangile du commencement, il n'est pas l'écrivain d'une suite.

En abordant maintenant le récit pour lui-même, on peut d'ailleurs remarquer que l'introduction de Marc est très claire, il dit et il est le seul à le dire qu' : *Il entra dans une maison ; il voulait que personne ne le sache, mais il ne put rester caché.*

La discrétion impossible: c'est un motif important dans l'évangile de Marc et qui apparaît sous diverses formes, parfois comiques. La maison, chez Marc, n'est jamais un refuge sûr. Elle est sans cesse envahie par la foule, la famille, les disciples ou les adversaires.

Cela en devient un phénomène littéraire presque touchant. Déjà parce que cela nous renvoie à nous-mêmes, qui pourrions parfois avoir envie de rester tranquilles mais qui constatons que cela s'avère impossible- et ce pour l'entiereté de notre existence. Jésus est envahi comme nous le sommes parfois; mais, au-delà de cet effet miroir du quotidien, il y a cette interrogation sur ce Jésus, qui semble finalement avoir été repéré, puis déniché, puis *sorti* de là où il est... et par qui, me demanderez vous? Hé bien la réponse est simple et vous la trouverez peut-être déceptive: par le narrateur, à savoir celui qui ose écrire: « il voulait que personne ne le sache», par celui qui décrit la plus intime de sa volonté et la publie pour le monde entier. Et au delà du narrateur, il y a ce désir profondément humain de ne pas laisser Jésus à son secret, il y a cette nécessité de le sortir, de le mettre en lumière, avec ou contre son gré. Et là, nous touchons à un repli profond de la théologie, qui décrit ce que nous faisons quand nous faisons de celui-ci notre Christ, *avec*- je le redis- ou contre son gré. Il y a dans les évangiles un côté tragique; mais le destin dans cette tragédie particulière n'est pas aveugle et froid; il est lié à notre besoin, je dirais notre vif besoin de salut, de libération, de beauté du geste, notre besoin d'éthique forte, notre besoin de sens et aussi notre besoin d'une figure pour le représenter correctement. Et c'est celui-ci que nous, peuple de Dieu, nous avons choisi et fait sortir de sa maison, dans laquelle il n'a pu rester caché. Et ce peuple désireux que nous sommes, prend ici la forme d'une femme Grecque d'origine syro-

phénicienne qui a une fille, et cette fille a un démon.

Je ne vais pas faire l'archéologie des démons - j'ai commis un article dans l'avant dernier numéro de notre belle revue «la feuille rose» et je vous invite modestement à vous y référer, si le cœur vous en dit. Mais disons simplement ici la banalité de ces êtres fluides auxquels tout le monde croyait, auquel Jésus croyait sans doute lui-même, des êtres invisibles et qui cherchent des hôtes et en voilà un qui s'est établi chez la fille, sans doute une petite fille, de cette femme venant déranger Jésus, de cette femme qui vient en éclairceuse sortir pour nous Jésus de son secret.

Elle va lui demander de chasser le démon de sa fille, mais le texte nous la présente subtilement aussi comme celle qui va faire sortir Jésus de sa discrétion. Marc met dans la bouche de Jésus cette parole:

*Laisse d'abord les enfants se rassasier, car ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens.* Il s'agit de petits chiens, en l'occurrence. Oui c'est péjoratif quand même.

Le pain des enfants, c'est le pain des enfants présumés légitimes, donc les juifs dont Jésus fait partie; mais ici Jésus vit un moment où tout va basculer, quand la question des «petits chiens» va devenir pour lui prépondérante.

Notons au passage que Matthieu, quand il va reprendre ce passage dépeindra un Jésus beaucoup plus fermé, je cite Matthieu : « *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël* ». Marc dit «laisse d'abord...». Difficile de ne pas préférer le Jésus de Marc ici, mais ce n'est que mon avis: tous les goûts théologiques sont dans la nature.

*Laisse d'abord les enfants se rassasier, car ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens*

Et la femme commet cette extraordinaire réponse d'une modernité d'une ironie et d'une fierté stupéfiantes :

*Seigneur, les chiens sous la table mangent bien les miettes des enfants...*

Déjà, elle répond, et sa réponse contredit Jésus. Alors qu'elle est dans la nécessité la plus vive, elle prend le risque immense de vexer ce guérisseur dont elle avait entendu parler et qui est le seul espoir pour la survie

de sa propre petite fille.

Le commentaire habituel sur cette phrase insiste souvent sur la capacité de cette femme à s'auto dénigrer. Pour ma part, je n'y vois que de l'intelligence pure. Ce qui est confirmé par Jésus qui lui répond que c'est bien *A cause de cette parole* qu'elle peut aller, puisque, le démon est désormais sorti de sa fille. À cause de cette parole, et non pas comme Matthieu le dira, à cause de sa foi. Marc suggère: à cause de sa fierté, de sa force, à cause de sa bravoure, à cause et de son intelligence.

Cette femme devient dans cet évangile le moment expressif de la bascule qu'a opéré ce mouvement messianique juif vers tous les petits chiens de la terre habitée. Le moment où probablement Jésus mais en tous les cas, l'énergie évangélique a décidé de sortir de sa maison où elle avait d'abord décidé de rester cachée.

Ici, avec ce récit, nous sommes dans la genèse de notre être au monde en tant que chrétiens.

Nous sommes, nous ici présents pour ce culte, les enfants de la répartition de cette femme grecque et syro-phénicienne.

Bien entendu, les esprits bien rationnels diront que ce texte est une création a posteriori qui relate symboliquement le phénomène de sortie de l'évangile hors de son territoire originel. Pour ma part, je suis évidemment d'accord, mais je me dis aussi qu'il est encore plus rationnel d'imaginer que rien ne pouvant venir de nulle part, il est possible aussi qu'un jour il y eut cette anecdote. D'une femme ayant considéré Jésus comme son dernier recours pour sauver sa fille, une femme qui l'aura, ce Jésus, impressionné par sa répartie extraordinaire, si bien que celui-ci aura changé son point de vue – qu'il aura été converti par l'action de cette femme - et que ce point de vue a influencé ses disciples et que cette perspective nouvelle est devenue majoritaire: l'évangile va désormais être offert à tout un chacun.

Nous sommes la religion des petits chiens, mais nous sommes aussi les croyants à un évangile de l'intelligence qui bouleverse des situations réputées inamovibles.

AMEN